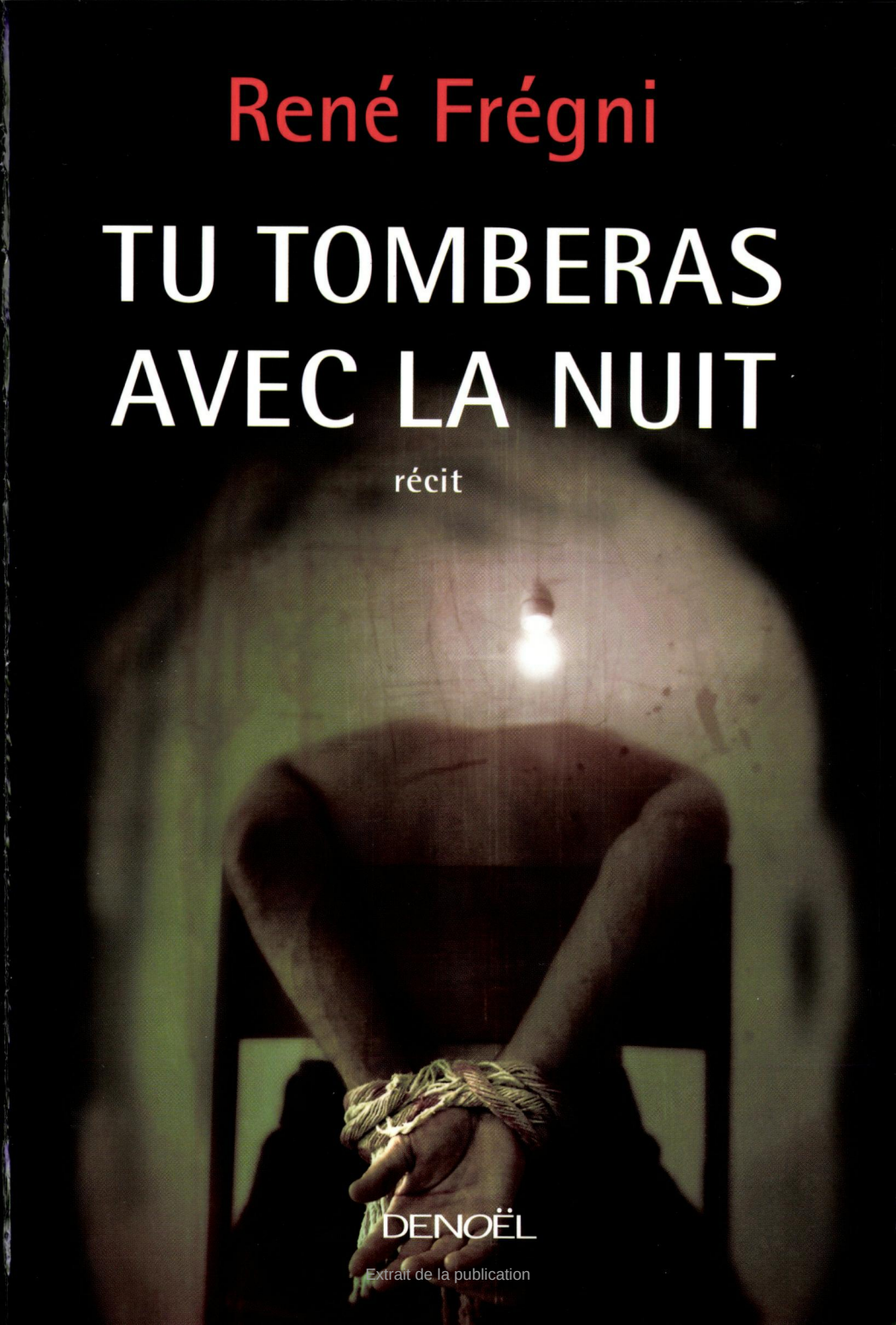
René Frégni

# TU TOMBERAS AVEC LA NUIT

récit



DENOËL

Extrait de la publication

# Tu tomberas avec la nuit

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

*Les Chemins noirs*, roman, 1988
(prix Populiste 1989). Folio, n° 2361
*Tendresse des loups*, roman, 1990. Folio, n° 3109
*Les Nuits d'Alice*, roman, 1992
(prix spécial du jury du Levant). Folio, n° 2624
*Le Voleur d'innocence*, roman, 1994. Folio, n° 2828
*Où se perdent les hommes*, roman, 1996. Folio, n° 3354
*Elle danse dans le noir*, récit, 1998
(prix Paul Léautaud). Folio, n° 3576
*On ne s'endort jamais seul*, roman, 2000
(prix Antigone). Folio, n° 3652
*L'Été*, roman, 2002. Folio, n° 4419
*Lettre à mes tueurs*, 2004. Folio policier, n° 428
*Maudit le jour*, 2006.

JEUNESSE

*Marilou et l'assassin*, Souris noire
*La Vengeance de la petite Gitane*, Souris noire
*La Nuit de l'évasion*, Bayard Jeunesse

René Frégni

# Tu tomberas avec la nuit

récit

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2008*

Extrait de la publication

*À celle qui m'a donné la force d'oublier la fatigue, la violence et l'effroi.*

Extrait de la publication

« Plus on juge, moins on aime. »

Honoré de Balzac,
*Physiologie du mariage*

« Car il y a seulement de la malchance à n'être pas aimé : il y a du malheur à ne point aimer. »

Albert Camus,
*Retour à Tipasa*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

# PRÉAMBULE

Ni pamphlet ni réquisitoire contre la justice, ceci est le simple récit d'un homme qui eut la naïveté ou commit l'imprudence de rester parfois humain. C'est l'histoire simple de chacun de nous et cependant c'est une histoire de ténèbres. Un voyage où le bien et le mal ont le même visage. Plus vous croyez bien faire et plus vous vous enfoncez dans la nuit. Telle est la malice de ceux qui ont construit le labyrinthe : le diable, le bon dieu et sans doute chacun de nous.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

# 1

Le 17 octobre à trois heures de l'après-midi j'ai plaqué mes mains sur mon visage et je suis resté de longues minutes derrière le velours noir de mes paupières. Quand j'ai ouvert les yeux j'avais pris une décision, j'allais tuer le juge.

Depuis un an et demi je porte une enclume au creux de l'estomac; que je marche, que j'avale ma salive, que je me retourne dans le lit, elle est là, elle écrase mes boyaux. À la seconde où j'ai décidé de tuer le juge l'enclume a disparu.

Je me suis tourné vers la fenêtre et j'ai vu l'automne, sur les collines, les toitures, les terrasses, les dernières fleurs des lauriers-roses, partout, la brume apaisait la ville et étouffait la rumeur qui monte du périphérique. Un chat dormait blotti contre une parabole. J'étais soudain aussi paisible que lui sous ce pâle soleil d'octobre.

Il faudrait que je puisse écrire ce qui m'est arrivé depuis dix-huit mois, raconter ce qu'un homme m'a fait subir chaque jour, trouver les mots pour dire son acharnement, peut-être sa haine. Chaque jour cet homme se lève pour juger des femmes et des hommes que l'on traîne enchaînés devant lui

Extrait de la publication

et chaque soir sans les regarder dans les yeux il envoie des femmes et des hommes vieillir dans de vieilles prisons. Moi non plus il ne m'a jamais regardé dans les yeux, le doute lui fait peur. Penché sur son bureau, il récite des articles de loi en tournant les pages de ses petites mains blanches de prêtre. Il a passé sa vie à juger des gens sans oser regarder leurs yeux.

Depuis un an et demi je n'ai pas réussi à écrire une seule ligne. Chaque lettre que le facteur m'apporte est plus belle que ce que je pourrais écrire. Je n'ose plus répondre. Chaque matin je fais la poussière sur mon bureau, je range mes cahiers, mes stylos, redresse l'abat-jour jaune de ma lampe, je m'installe et je n'ai plus aucune idée. Je reste la main suspendue au-dessus d'un cahier neuf.

Je dis à tout le monde que j'écris mais je n'écris rien, l'après-midi je m'endors sur de vieux livres que j'ai relus dix fois. Pour oublier que je n'écris pas je fais le ménage, les courses, et j'attends ma fille qui est en sixième. Les gens traversent la place un peu plus rapidement chaque jour.

Un homme que je ne connaissais pas est entré dans ma tête et a tout balayé. Je ne trouve plus mes mots, j'ai perdu mon métier. N'importe qui peut entrer dans votre tête à tout moment et vous dévorer le cerveau. J'ai écrit plus de dix romans et je ne sais plus comment tenir un stylo. Il y a deux ans que j'ai acheté ce cahier et certains pensent que je suis encore un écrivain.

Le chat vient de se réveiller. Il lèche sa patte et la passe longuement sur son oreille. Le soleil a disparu derrière le clocher au moment où sonnaient cinq heures. Le vent s'est levé, il chiffonne les nuages et les jette par-dessus les collines que

Extrait de la publication

l'été a brûlées. Quand ma fille arrivera je lui préparerai une crêpe au Nutella. Si j'ai une enclume dans le ventre c'est qu'elle m'a vu partir les menottes aux poignets. Moi je peux tout encaisser, ça n'a pas beaucoup d'importance, ma vie je l'ai presque toute vécue, mais une enfant... Un jour j'ai dit au juge : « Vous avez traumatisé ma fille et ça je ne vous le pardonnerai jamais ! »

J'aimerais trouver la force de tout raconter et que ma fille n'ait pas honte un jour de traverser la ville et de croiser le regard de ceux qui pensent que ça ne leur arrivera jamais. Moi aussi je pensais que ça ne m'arriverait jamais.

Je peux dire que tout a commencé il y a une quinzaine d'années par un simple coup de téléphone. Quelqu'un au ministère de la Culture me demandait si je voulais bien animer un atelier d'écriture avec des détenus dans une maison d'arrêt. Je venais tout juste de publier mon premier roman chez Denoël. Je n'avais jamais entendu parler d'ateliers d'écriture. J'ai répondu oui.

Deux semaines plus tard, je sonnais à la porte de la prison Sainte-Anne à Avignon. Le directeur m'attendait.

Sous le petit soleil d'automne de la cour d'honneur, écrasée ici entre le mur d'enceinte et la première grille, le directeur semblait ennuyé. Il avait reçu cette lettre du ministère... Il m'a demandé ce que signifiait concrètement un atelier d'écriture, je lui ai répondu que je n'en savais rien. Lui ne savait plus s'il devait me laisser franchir le portique antimétal, le premier que je voyais.

Extrait de la publication

J'ai déposé dans un tiroir mes clés, ma monnaie, ma carte d'identité.

— J'ai fait mettre des affichettes dans tous les couloirs de la détention, m'a-t-il dit, pour annoncer votre venue. Une douzaine de détenus se sont inscrits, le problème c'est que je ne sais pas où vous installer, nous n'avons aucune salle ici. Cette prison est si vieille, elle devrait être fermée depuis belle lurette.

— Vous n'avez pas une bibliothèque ?

— Si on peut appeler ça une bibliothèque... C'est une cellule ordinaire où nous stockons les livres, le bibliothécaire est un détenu, il vit dans cette cellule. Deux fois par semaine il fait le tour de la prison avec son chariot et la liste des livres ; vous savez ici la lecture...

Le directeur m'a offert un café dans son bureau puis il s'est levé.

— Il faut y aller, il est deux heures, les surveillants vont amener les volontaires, c'est à l'autre bout de la prison.

Nous avons franchi deux énormes grilles rouillées puis longé un couloir mangé par la vermine et l'humidité, les portes des cellules semblaient moisies, une poussière de plâtre blanchissait le pied des murs. La lumière verdâtre m'a fait penser au film *Midnight Express*.

— C'est l'humidité qui monte du Rhône, m'a dit le directeur, les jours de grande crue l'eau envahit les cours, je suis obligé de suspendre les promenades, il y a partout des rats longs comme ça qui sortent des égouts.

Il me montrait son bras jusqu'au coude.

— On appelle ce couloir la Banasterie parce qu'il longe la

Extrait de la publication

rue du même nom. Nous allons basculer de l'autre côté, sous le rocher des Doms.

Nous sommes passés sous une imposante rotonde. Dans cette partie de la prison, les murailles étaient recouvertes de plaques de mousse ou de lichens violacés. Aucune lucarne, de faibles ampoules grillagées tous les dix mètres écartaient la pénombre. Cette étrange cité aurait pu être n'importe où sous un lac ou sous la mer. La tuberculose devait rôder dans ces longs corridors trempés. Le directeur semblait gêné.

— C'est aussi vieux que le palais des Papes. Ce fut d'abord un prieuré il y a six ou sept cents ans, puis je crois un hôpital. Les Pénitents noirs ont créé l'hospice des Insensés et au siècle dernier c'est devenu une prison. Ne vous étonnez pas si tout s'écroule, il en est passé dans ces couloirs des fous, des moines et des assassins... Au troisième étage, là-haut, il y a encore des inscriptions en allemand qui datent de la dernière guerre, je n'ai même pas de quoi donner un coup de pinceau... L'autre jour le procureur est venu visiter, il s'est assis sur une chaise qui s'est effondrée sous son poids, j'espère qu'il a compris, tout est pourri.

Les détenus nous attendaient avec quelques surveillants devant cette bibliothèque-cellule. J'ai serré la main de tout le monde. Les détenus étaient presque tous vêtus d'un survêtement et de chaussures de tennis. J'ai eu l'impression que nous allions entrer dans un gymnase pour une compétition.

Jusqu'au plafond les murs de ce réduit étaient tapissés de livres, tous recouverts d'un même papier bleu fané. Quelqu'un avait écrit sur chaque livre, à la plume, le titre et le nom de l'auteur. J'ai appris plus tard que les bibliothécaires des prisons

sont souvent des escrocs ou des crimes passionnels. Ils sont plus cultivés que les autres.

Nous avons pris place comme nous avons pu, trois ou quatre sur le lit du bibliothécaire, deux sur sa petite table, les autres se sont assis par terre jambes repliées. Ils m'ont laissé l'unique chaise. Je m'y suis posé très délicatement afin de ne pas faire comme le procureur. Deux surveillants étaient debout près de la porte, s'il y avait eu un seul inscrit de plus il serait resté dans le couloir, même un nain. Le directeur m'a souhaité bonne chance.

Juste sous le plafond, des plaques de métal et d'énormes barreaux aveuglaient une étroite fenêtre. Atelier d'écriture... Une oubliette.

Je me suis présenté et ils m'ont posé deux questions : est-ce que je gagnais bien ma vie avec mes livres ? Étais-je supporter de l'Olympique de Marseille ? À la première j'ai répondu non, oui à la seconde. Ça a détendu l'atmosphère, même les deux surveillants souriaient ; j'allais au stade Vélodrome, je ne pouvais pas être un émeutier. Ils étaient presque tous marseillais.

Durant près de trois heures nous avons discuté de football, de femmes et un peu des livres qu'ils avaient lus. Ils m'ont raconté l'anecdote de ce détenu qui avait emprunté un jour *Les Essais* de Montaigne et qui avait balancé le livre à la tête du bibliothécaire la semaine suivante parce que cet écrivain n'avait jamais vu de sa vie un ballon de rugby.

Quand l'un des surveillants m'a dit qu'il était temps de les ramener en cellule, personne n'avait envie de bouger. Ils m'ont demandé si j'allais revenir.

Extrait de la publication

Je me suis retrouvé dans la rue comme on surgit d'un souterrain. Quatre cents hommes vivaient pendant des années dans ce souterrain. La ville m'a paru étincelante de boutiques, de lumières et de femmes élégantes qui sortaient des bureaux ou souriaient devant une vitrine.

J'ai escaladé l'escalier Sainte-Anne vers le rocher des Doms. De là-haut on domine toute la maison d'arrêt; le dôme de la vaste rotonde qui distribue les quatre cours et les enfilades de cellules. La brume montait du Rhône, faisant de cette prison un paquebot de pierre, un immense tombeau.

J'avais encore dans la bouche cette odeur de désinfectant, de chou, de moisissure et de souffrance, et j'étais loin de me douter que durant quinze ans, chaque semaine, je retrouverais cette odeur dans la prison Sainte-Anne puis dans toutes les prisons où j'allais retourner des centaines de fois avec des valises de mots et des sacs pleins de rêves.

Des femmes étaient montées sur un mur et elles appelaient vers ce qui devenait, de minute en minute, un puits de ténèbres. Des hommes que l'on ne voyait pas leur répondaient. Et la phrase la plus banale surgissant du néant devenait une lamentation tragique ou une déchirante malédiction : « N'oublie pas le linge !... », « Demande le double parloir !... », « Il vient quand ce putain d'avocat ?... », « Dis à Jacky qu'il se casse !... », « Préviens la mère de Charly qu'ils l'ont transféré ce matin à Clairvaux !... » Et ces appels aussi que les couloirs répercutaient et qui allaient résonner dans les quartiers les plus isolés de la prison, j'allais les entendre pendant quinze ans

Extrait de la publication

rouler sur les murailles et dans ma tête et se mêler aux bruits métalliques de milliers de serrures et de milliers de barreaux.

Ateliers d'écriture… Je n'ai jamais vraiment cru aux écritures collectives pour la bonne raison que je ne peux écrire que seul, dans un silence parfait, face à un mur blanc où la moindre tache me gêne. J'ai écrit la plupart de mes livres dans ma chambre, face à un mur, le téléphone décroché. L'écriture est un acte solitaire, monacal, une lente progression vers nos propres abîmes.

Dans ces ateliers que j'allais animer durant toutes ces années dans les prisons de Luynes, d'Avignon ou celle des Baumettes, nous n'avons que rarement écrit ensemble autour d'une table. Nous lisons à haute voix des textes que chaque détenu élabore dans le silence de sa cellule. Ces hommes sont pour la plupart des longues peines. Après cinq ans passés derrière des murs et des barreaux, tout homme se met à ressembler, à penser, comme un mur ou un barreau. Ceux qui s'arment un jour d'un stylo sont peut-être sauvés. Par les passages secrets que dessine l'encre, ils retrouvent les voies qui mènent vers les rumeurs du monde.

Combien de détenus m'ont dit : « J'avais oublié toutes les odeurs, un jour j'ai écrit par hasard le mot figuier, le mot septembre et brusquement tout est remonté : l'herbe mouillée des matins d'automne, la brume qui accompagne une rivière, le bruit de l'eau, celui des chiens de chasse, la saveur extraordinaire d'une figue encore couverte de rosée… »

Toute l'écriture est là. Elle nous permet de retrouver, de

Extrait de la publication

*Photocomposition Qualame.*
*Achevé d'imprimer*
*sur Roto-Page*
*par l'Imprimerie Floch*
*à Mayenne, le 8 avril 2008.*
*Dépôt légal : avril 2008.*
*1er dépôt légal : mars 2008.*
*Numéro d'imprimeur : 70961.*

ISBN 978-2-207-26005-0 / Imprimé en France.

160315

*Un homme que je ne connaissais pas est entré dans ma tête et a tout balayé. Je ne trouve plus mes mots, j'ai perdu mon métier. N'importe qui peut entrer dans votre tête à tout moment et vous dévorer le cerveau...*

Avec comme seule arme la plume qu'il rêve de planter dans l'œil de son ennemi intime, René Frégni nous fait le récit de l'incroyable engrenage de sa relation avec un truand du grand banditisme marseillais, rencontré dans un atelier d'écriture carcéral et dont l'amitié lui a valu un jour une terrifiante garde à vue déclenchant le harcèlement d'un juge. Vibrant à chaque page d'une rage juste et explosive, *Tu tomberas avec la nuit* lève le voile sur le scandale de lieux de détention français dignes du Moyen Âge et fait voler en éclats les rouages d'une justice malade de quelques juges pervers ou incompétents s'arrogeant le droit de détruire la vie d'un homme.

Couronné par le Prix populiste pour *Les Chemins noirs*, par le prix Paul Léautaud pour *Elle danse dans le noir*, et par le prix Antigone pour *On ne s'endort jamais seul*, René Frégni signe ici son onzième livre. Il anime un atelier d'écriture à la prison des Baumettes et vit à Manosque.

DENOËL
www.denoel.fr

B26005.7 03.08
ISBN 978.2.20726005.0
15 €

9 782207 260050

Extrait de la publication